

SUPPORTS POUR LA RÉDACTION DE LA SEMAINE

1. Décrire un lieu abandonné, où la nature reprend ses droits

Texte 1

J'étais, je m'en rendis compte, face à face avec Innsmouth, la ville sur laquelle la rumeur faisait planer une ombre. (...)

C'était une ville très étendue avec une grande densité d'habitations, mais en revanche une absence de vie qui était de mauvais augure. Du fouillis de cheminées montait à peine un ruban de fumée, et trois grands clochers se dressaient, austères et décrépits, sur l'horizon derrière la mer. L'un d'eux avait le toit qui s'écroulait et comme pour l'autre un trou noir béant s'ouvrait là où on aurait dû discerner les cadrans d'horloge. L'affaissement généralisé des toits mansardés et des pignons pointus inspirait l'idée de ruines vermoulues, et, en approchant, à mesure que la route descendait, je vis beaucoup de toits complètement effondrés. Il y avait aussi de grandes maisons carrées de style géorgien, avec des toits à quatre pentes, des coupoles et des galeries à balustrade. Elles se trouvaient pour la plupart loin de la mer, et une ou deux étaient en assez bon état. S'éloignant vers l'intérieur des terres, je vis les rails du chemin de fer abandonné envahis par la rouille et les herbes, longés de poteaux télégraphiques penchés, à présent dépourvus de fils, et la voie à demi effacée empruntée par les anciennes voitures à cheval pour se rendre à Rowley et à Ipswich. (...)

Nous ne rencontrâmes personne sur la route, et à présent nous longions des fermes désertes plus ou moins en ruine. Puis je remarquai quelques maisons habitées aux fenêtres brisées bourrées de chiffons, aux cours jonchées de coquillages et de poissons morts.

Des ombres sur Innsmouth, E. P. Lovecraft, 1936

Texte 2

Au bord de la mer morte de Mars, il y avait une petite ville blanche silencieuse. Déserte. On n'y voyait âme qui vive. Des lampes solitaires brûlaient toute la journée dans les magasins. Les portes des boutiques béaient, comme si les gens avaient décampé sans prendre le temps de les fermer à clé. Des revues, apportées de la Terre le mois précédent par la fusée d'argent, palpitaient, à l'abandon, jaunissantes, sur des présentoirs métalliques devant les drugstores silencieux.

La ville était morte. Ses lits vides et froids. Nul autre bruit que le bourdonnement des lignes électriques et des générateurs qui continuaient de fonctionner tout seuls. L'eau débordait des baignoires oubliées, inondait les salons, se répandait sur les vérandas et dans de petits jardins où elle allait arroser des fleurs négligées. Dans les salles de cinéma obscures, des chewing-gums encore marqués d'empreintes de dents commençaient à durcir sous les sièges.

« Les villes muettes », dans *Chroniques martiennes*, de Ray Bradbury, 1950

Vidéo YouTube : <https://www.youtube.com/watch?v=5C0qR-Kx-VA> La nature reprend ses droits après Tchernobyl

Images qui mêlent constructions humaines et nature



Ce **chemin de fer forestier** abandonné à Taiwan est perché à 1 950 mètres d'altitude !



Voici les restes du Ss Ayrfield âgé de 102 ans, situé dans la baie de HomeBush à Sydney. On le surnomme « **La forêt flottante** » !



Le parc d'attractions du Lac de Shawnee, en Virginie-Occidentale, a été ouvert dans les années 1950, mais, de manière tragique, plusieurs accidents mortels ont marqué sa courte existence. Le parc a rapidement été abandonné en 1956 et sa grande roue figée par la nature.



Deux daims déambulant dans une rue déserte de Boissy-Saint-Léger.



Un des temples de la ville d'Angkor Cette capitale du Royaume Khmer exista du IXe au XVe siècle.



Une chambre abandonnée.

2. Décrire un voyage imaginaire : dans son lieu de confinement.

Texte 1

J'ai entrepris et exécuté un voyage de quarante-deux jours autour de ma chambre. Les observations intéressantes que j'ai faites, et le plaisir continu que j'ai éprouvé le long du chemin, me faisaient désirer de le rendre public ; la certitude d'être utile m'y a décidé. Mon cœur éprouve une satisfaction inexprimable lorsque je pense au nombre infini de malheureux auxquels j'offre une ressource assurée contre l'ennui, et un adoucissement aux maux qu'ils endurent. Le plaisir qu'on trouve à voyager dans sa chambre est à l'abri de la jalousie inquiète des hommes ; il est indépendant de la fortune.

Est-il, en effet, d'être assez malheureux, assez abandonné, pour n'avoir pas de réduit où il puisse se retirer et se cacher à tout le monde ? Voilà tous les apprêts du voyage. Je suis sûr que tout homme sensé adoptera mon système, de quelque caractère qu'il puisse être, et quel que soit son tempérament : qu'il soit avare ou prodigue, riche ou pauvre, jeune ou vieux, né sous la zone torride ou près du pôle, il peut voyager comme moi.

Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre*, 1795

Texte 2

J'avais quitté Genève depuis trois jours et cheminais à toute petite allure quand à Zagheb, poste restante, je trouvai cette lettre de Thierry : [...]

J'examinai la carte. C'était une petite ville dans un cirque de montagnes, au cœur du pays bosniaque. De là, il comptait remonter vers Belgrade où l' « Association des peintres serbes » l'invitait à exposer. Je devais l'y rejoindre dans les derniers jours de juillet avec le bagage et la vieille Fiat que nous avions retapée, pour continuer vers la Turquie, l'Iran, l'Inde, plus loin peut-être... Nous avions deux ans devant nous et de l'argent pour quatre mois. Le programme était vague, mais dans de pareilles affaires, l'essentiel est de partir. [...]

... Au dos de l'enveloppe, il était encore écrit : « mon accordéon, mon accordéon, mon accordéon ! »

Bon début. Pour moi aussi. J'étais dans un café de la banlieue de Zagheb, pas pressé, un vin banc-siphon devant moi. Je regardais tomber le soir, se vider une usine, passer un enterrement – pieds nus, fichus noirs et croix de laiton. Deux geais se querellaient dans le feuillage d'un tilleul. Couvert de poussière, un piment à demi rongé dans la main droite, j'écoutais au fond de moi la journée s'effondrer joyeusement comme une falaise. Je m'étais enfouissant l'air par litres. Je pensais aux neuf vies proverbiales du chat ; j'avais bien l'impression d'entrer dans la deuxième.,

Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*, 1963